

Chef d'œuvre ou canular ?

Remarques à propos d'un texte prestigieux de Jacques Derrida

Christina Heldner
Université de Göteborg

christina.heldner@gu.se
christina.heldner@comhem.se

1. Introduction

Nous avons tous, bien sûr, entendu parler de Jacques Derrida – philosophe né en Algérie en 1930 et mort en France en 2004 – et qui fut responsable de la théorie qui a parcouru le monde sous le nom de « déconstruction ». Ce qui va nous occuper ici, c'est un premier ouvrage de Derrida consacré à la déconstruction, à savoir *De la grammatologie* paru en 1967. Ce livre représente le début d'une carrière tout à fait spectaculaire, surtout aux États-Unis, mais également en France et dans le reste de l'Europe. En effet, la déconstruction a eu un succès énorme, surtout dans les départements d'études littéraires, mais aussi, dans une certaine mesure, dans le monde du journalisme. Cette doctrine a également influencé la recherche et l'enseignement dans des disciplines comme le droit, la théologie et l'éducation. Dans les sciences humaines, il n'y a que les linguistes et les philosophes d'orientation analytique qui semblent l'avoir systématiquement boudée.

Mais, me dira-t-on, à quoi bon s'intéresser aujourd'hui à un philosophe décédé et à un ouvrage qui n'occupe plus tellement le devant de la scène, en tout cas en Suède ? À mon avis, une telle initiative se justifie pourtant pour deux raisons.

Premièrement, on constate qu'en 2007 encore, Derrida comptait parmi les auteurs les plus cités au monde en sciences humaines. Selon « The Times Higher Education Guide », il est classé troisième, juste après Michel Foucault et Pierre Bourdieu¹. D'autres

¹ <http://www.timeshighereducation.co.uk/story.asp?storyCode=405956>

chercheurs extrêmement bien connus n'apparaissent que bien plus loin dans la liste, comme Judith Butler (9), Sigmund Freud (11), Noam Chomsky (15), John Rawls (19), Ludwig Wittgenstein (28) ou Friedrich Nietzsche (27).

Deuxièmement, on constate – depuis l'élection de la philosophe Claudine Tiercelin au Collège de France en mai 2011 – que Derrida garde des admirateurs fervents en France. À en juger par les aigreurs que cette élection a suscitées parmi les philosophes de la Sorbonne et de l'École normale supérieure, on y éprouve une méfiance extrême vis-à-vis de la philosophie analytique représentée par Claudine Tiercelin¹.

La philosophie analytique, on le sait, est une mouvance d'origine anglo-saxonne qui favorise la rigueur du raisonnement et le formalisme logique². Depuis la fin du XIX^e siècle, elle semble dominer dans les départements de philosophie dans le monde entier, sauf en France (et, dans une certaine mesure, en Allemagne) où elle reste contestée. Ce qu'on a eu du mal à digérer, au sein de la tradition dite « continentale », c'est de se voir reprocher des inconsistances et une argumentation fantaisiste.

Quant à moi, j'ai récemment relu ce texte de Derrida et je constate – encore une fois – qu'il est quasiment impossible d'identifier les thèses exactes avancées par Derrida. On se trouve ici devant un mystère. En fait, comment Derrida – qui fut à la fois philosophe et un homme intelligent – a-t-il pu publier un texte aussi obscur que *De la grammatologie* ? Voici donc le problème sur lequel je voudrais me pencher maintenant³.

2. Une hypothèse en guise d'explication

Une idée qui se présente d'abord à l'esprit, c'est que l'extrême relativisme affiché par Derrida fut tout simplement un signe de l'époque où il avait fait sa percée comme philosophe. En fait, depuis la fin du XIX^e siècle, on a régulièrement vu apparaître sur la scène des penseurs archi-sceptiques comme Nietzsche et Heidegger – ou Derrida et ses semblables contemporains au sein du courant postmoderne.

¹ Cf. *Le Nouvel Observateur*, no 2431, du 9 au 15 juin, 2011, pp. 66-68.

² Ses origines remontent surtout aux philosophes et mathématiciens George Boole (1815-1864), Gottlob Frege (1848-1925) et Bertrand Russell (1872-1970).

³ On observera ici que dans le fameux volume *Impostures Intellectuelles* rédigé par Sokal & Bricquemont (1997) dans le but de démontrer que "le roi est nu" (p. 39) à propos des écrits d'un certain nombre d'intellectuels postmodernes, on a renoncé à discuter Derrida: "[B]ien que la citation de Derrida reprise dans la parodie de Sokal soit assez amusante, elle semble être isolée dans son œuvre; nous n'avons donc pas inclus de chapitre sur Derrida dans ce livre" (p. 43).

En survolant rapidement l'histoire de la philosophie occidentale, on constate en effet que ce genre d'idées a eu tendance à réapparaître à des reprises plus ou moins régulières. Que l'on pense par exemple à la période des V^e et IV^e siècles av. J.-C. Ce fut l'époque où florissaient les idées des sophistes, qui, tout comme les postmodernes du XX^e siècle, faisaient étalage d'un relativisme extrême, consistant à penser notamment que rien n'est vrai – ni faux – et que, par conséquent, toutes les propositions prétendument vraies se valent. Une bonne partie de l'activité philosophique développée par un Socrate, un Platon et un Aristote consistait justement à combattre la doctrine des sophistes qu'ils jugeaient erronée et dangereuse pour la société.

Néanmoins, le relativisme survit – même dans ses formes les plus outrées – malgré de nombreux efforts de réfutation effectués à travers les siècles. On pourrait donc supposer que c'est en toute connaissance des choses que Derrida ait choisi de renouer avec ces courants de pensée de l'histoire des idées.

Or, l'hypothèse que je voudrais suggérer en guise d'explication du mystère, c'est qu'au départ il s'agissait tout simplement d'un canular du type cultivé à l'École normale supérieure où le futur professeur de l'histoire de la philosophie est admis en 1952, après deux échecs.

Si je choisis d'avancer une telle idée, c'est que j'ai beaucoup de mal à penser qu'il faille prendre au sérieux les arguments que Derrida avançait pour défendre ses points de vue, tellement ils sont obscurs ou mal fondés¹.

3. Les idées maîtresses de la philosophie de Derrida

Ceci dit, il me semblerait utile de commencer par une présentation de quelques idées maîtresses de l'œuvre de Derrida, telles qu'on les résume dans un récent manuel de l'histoire de la philosophie paru en Suède en 2003 (Nordin 2003 [1995]).

L'ambition de Derrida – comme celle de Michel Foucault, autre figure célèbre du courant postmoderne – c'était de miner la raison occidentale et, du même coup, l'ensemble de la tradition occidentale. Foucault avait choisi d'y procéder de l'extérieur, par un examen « généalogique » (à la Nietzsche) de son histoire et de ses institutions. Derrida, lui, pensait qu'une telle critique ne pourrait se faire que de l'intérieur, à l'aide de

¹ À noter: le caractère extrême des manipulations linguistiques, logiques et épistémologiques opérées par Derrida dans *DLG*!

la méthode qu'il appelait donc « déconstruction ». Derrida et Foucault avaient ainsi en commun la même intention subversive, tout en n'étant pas d'accord sur les moyens à utiliser pour passer à l'attaque (cf. Nordin 2003 : 533-535).

Parmi les traits de la tradition occidentale qu'il fallait à tout prix combattre se trouve notamment ce que Derrida appelle son « logocentrisme », phénomène qui représenterait non seulement une appréciation exagérée de la raison humaine, mais en même temps du langage parlé, de la parole, de la « voix vivante ». La vérité et la connaissance ont été définies en termes d'une certaine « présence » : celle « des idées, de l'Être ou de Dieu ». Ce qu'il fallait combattre, autrement dit, c'était « la métaphysique de la présence » (*Id.*, p. 534).

Dès le début, le terme « logos » (en grec : *λόγος*) fut un mot clé dans la philosophie grecque¹. Il était d'une manipulation particulièrement délicate à cause de sa polyvalence sémantique. À côté du sens 'unité linguistique', ce terme véhiculait ainsi divers autres sens reliés à la notion de mot, comme 'loi', 'mesure', 'logique' ou 'théorie'. On retiendra également son apparition dans les premiers versets de l'Évangile selon Saint Jean, où le mot « verbe » traduit le « logos » du texte original :

Au commencement était le Verbe, la Parole de Dieu, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu”.²

Pour Derrida, le problème du logocentrisme semble surtout avoir consisté en une tendance à favoriser la parole au détriment de l'« écriture », attitude qu'il jugeait fort répréhensible. Nous y reviendrons tout à l'heure.

4. Quelques idées centrales dans *De la grammatologie*

Par la suite, j'espère pouvoir donner au moins une idée du problème qui se pose. Pour ce faire, je vais d'abord brièvement résumer les trois chapitres pertinents de l'ouvrage qui nous occupe, c'est-à-dire *De la grammatologie* (DLG). Dans un deuxième temps, j'en discuterai le style et l'argumentation. Comme on le verra, mon résumé s'accompagne également d'un certain nombre de remarques de caractère plus personnel.

¹ Il s'agit d'une tradition initiée par Héraclite (environ 500 av. J.-C.).

² À noter, sans doute, à cause de l'origine hébraïque de Derrida.

Derrida ouvre la première partie de son exposé en traçant une image bien sinistre du sort qui nous attend. À l'en croire, un terrible danger menacerait l'humanité dans le monde entier:

L'avenir ne peut s'anticiper que dans la forme du danger absolu. Il est ce qui rompt absolument avec la normalité constituée et ne peut donc s'annoncer [...] que sous l'espèce de la monstruosité. (DLG, p. 14)

Il y a donc de quoi avoir peur ! Or, il ne s'agit nullement d'une menace familière comme la dégradation de l'environnement ou du climat, ni d'une famine globale ou de quelque pandémie. Malgré le ton alarmiste de Derrida, il ne s'agit pas non plus du risque d'une guerre nucléaire à l'échelle mondiale. Non ! Le danger qui nous menacerait s'appelle *logocentrisme*, un phénomène qui, selon Derrida, tire donc son origine du cœur de la civilisation occidentale et chrétienne.

Qu'est-ce que c'est, le logocentrisme ? Eh bien, justement, Derrida ne prend pas la peine d'informer le lecteur du sens exact de ce terme, bien qu'il soit question d'une notion plutôt nouvelle¹. À un moment donné, il le décrit toutefois comme « la métaphysique de l'écriture phonétique » qui, selon lui, est une forme d'ethnocentrisme « en passe de s'imposer aujourd'hui à la planète » (DLG, p. 11).

L'ethnocentrisme, il est vrai, est une attitude pas très « politiquement correct ». Mais de là à le qualifier d'effrayant, il y a tout de même de la marge. Et surtout quand on pense que l'ethnocentrisme en question consiste à utiliser l'écriture « phonétique ». Le bel anti-climax ! En tant que linguiste on a plutôt l'habitude de considérer l'écriture – alphabétique ou non – comme un des grands acquis de l'humanité !

Ce qu'elle aurait de fâcheux, l'écriture dite « phonétique », c'est de se baser sur le langage parlé. En effet, parmi les méfaits que Derrida reproche au logocentrisme se trouve celui de favoriser systématiquement la parole au détriment de l'écrit. L'erreur consisterait à envisager la parole comme antérieure à l'écriture – et du même coup supérieure – erreur on ne peut plus grave, semble-t-il. En fait, selon Derrida, c'est le

¹ En tout cas, il ne figure pas dans le *Nouveau Petit Robert*. Le terme semble tirer son origine d'un philosophe et graphologue (!) allemand, Ludwig Klages (1872-1956). Selon Wikipédia, le logocentrisme à la Klages « indique la tendance d'un discours à s'enfermer dans la propre logique de son langage et à le considérer comme modèle de référence ». Cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_Klages

contraire qui est le cas : c'est à l'écriture (dans un sens d'ailleurs difficile à démêler) qu'il faut accorder la priorité plutôt qu'à la parole, dans une linguistique « plus scientifique » que celle de Ferdinand de Saussure, dans son *Cours de linguistique générale* (1975 [1915]).

Confronté à cette proposition pour le moins extravagante, on s'attendrait à voir Derrida détailler la nature de la menace que constituent le logocentrisme et la pratique du langage parlé. Or, il n'en est rien.

Se passant de toute justification, Derrida va tout de suite au remède qu'il propose du mal évoqué. Ce qu'il faut faire, c'est « déconstruire » l'ennemi identifié, c'est-à-dire le logocentrisme et tout ce qui s'y rapporte : à commencer par des notions comme vérité, rationalité et logique. Mais il faut également « déconstruire » des notions comme le mot et le signe.

Par la suite, on va donc assister à sa « déconstruction » – longue et méticuleuse – d'un phénomène qui lui semble extrêmement nuisible, même si le lecteur est tenu dans l'ignorance quant à la nature exacte du mal. Dans *DLG*, cette déconstruction consiste dans le premier chapitre à passer en revue divers traits logocentristes apparaissant dans l'histoire de la philosophie, à partir de Platon.

Dans un second chapitre, Derrida y procède surtout en s'attaquant aux fameuses oppositions binaires supposées caractéristiques de la pensée occidentale – et notamment dans la version due à Saussure.

Une des stratégies mises en œuvre consiste à identifier dans le texte soumis à l'analyse chaque occurrence d'une opposition binaire¹. – Selon Derrida, l'opposition binaire se compose d'une paire de termes dont le premier (dit *non marqué*) possède une certaine priorité par rapport à l'autre (dit *marqué*). – Une fois identifiés deux termes en opposition, il s'agit de renverser la hiérarchie de façon à conférer la priorité au terme marqué.

La déconstruction est ainsi une opération à l'aide de laquelle on arrive à des résultats plutôt étonnants comme par exemple les suivants : l'apparence est une espèce de réalité, la fiction est une espèce de vérité, le signifiant est une espèce de signifié, l'écrit est une

¹ Deux autres stratégies consistent à 1) rechercher certains mots clé dans le texte susceptibles de faire tomber l'ensemble du message ou de l'argumentation (p. ex. "supplément" chez Rousseau, qui se sert de ce mot pour référer à l'écriture aussi bien qu'à la masturbation; 2) porter une attention particulière à des traits textuels souvent marginaux comme les notes ou les métaphores.

forme de parlé et l'homme est une espèce de femme¹ ! Ce faisant, Derrida espère miner les oppositions binaires – et le logocentrisme avec.

Le troisième chapitre, finalement, traite de la grammatologie « comme science positive », à laquelle une linguistique à la Saussure – qualifiée de « phonologique » – sera désormais subordonnée (*Id.*, p. 45). On va donc lui réserver le même sort qui a jusqu'ici été réservé à la grammatologie. Voici une citation qui révèle le profond ressentiment vécu par Derrida en songeant à l'assujettissement actuel de sa grammatologie. On a même l'impression qu'il voudrait se venger !

Pourquoi vouloir punir l'écriture d'un crime monstrueux, au point de songer à lui réserver, dans le traitement scientifique lui-même, un « compartiment spécial » la tenant à distance ? (*DLG*, p. 61-2)

Dans la deuxième partie du livre, intitulée « Nature, culture, écriture » (*DLG* 1967 :143-445), Derrida va s'attaquer à un texte de Rousseau – *Essai sur l'origine des langues* – qui est passé au crible au moyen de la terrible mécanique de la déconstruction, non pas pour démêler le vrai du faux ou le bon du mauvais, mais pour faire apparaître les « fissures du texte » qui, une fois découvertes, vont achever par démolir la construction entière. Dans les termes proposés par Nordin (2003 : 534), le tout se laisserait caractériser comme « la vengeance de la rhétorique sur la philosophie ».

5. Remarques sur le style et l'argumentation dans *DLG* (1967)

Un trait frappant du style de Derrida est la façon dont il tourne en ridicule des choses qu'il juge comme répréhensibles ou des personnes qu'il a définies comme ses adversaires. Son curieux emploi de métaphores relevant d'une théologie aux accents moralisateurs en constitue un exemple intéressant. Ainsi, Saussure – responsable d'une linguistique à laquelle s'oppose Derrida à travers sa propre « grammatologie » – se voit désigner dans *DLG* comme un « moraliste » et « prédicateur » (p. 52). Et dans le compte rendu critique

¹ Cf. Searle, John R. (1983) "The Word Turned Upside Down", *The New York Review of Books*, 27 octobre: "This move gives some very curious results. It turns out that speech is really a form of writing, understanding a form of misunderstanding, and that what we think of as meaningful language is just a free play of signifiers or an endless process of grafting texts onto texts." "In Culler's book, we get the following examples of knowledge and mastery: [...], presence is a certain type of absence (p. 106), the marginal is in fact central (p. 140), the literal is metaphorical (p. 148), truth is a kind of fiction (p. 181), reading is a form of misreading (p. 176), understanding is a form of misunderstanding (p. 176), sanity is a kind of neurosis (p. 160), and man is a form of woman" (p. 171).

consacré aux idées de celui-ci, on tombe constamment sur des termes comme « perversion » ou « monstruosité » (p. 57), « souillure » ou « contamination » (p. 52), « faute morale » ou « péché originel » (p. 53) – ou encore « culte pervers » et « péché d'idolâtrie » (p. 57). Tout se passe comme si, dans son plaidoyer pour l'écriture comme l'origine du langage, il se sentait impliqué dans une croisade – mais en tant que juif plutôt qu'en tant que chrétien, sans doute, vu son origine hébraïque. C'est là un phénomène qui mériterait sans doute une étude à part, mais si on s'en tient aux caractéristiques de l'argumentation derridéenne, on constate que cette manière de désigner un opposant relève du dénigrement ou d'une raillerie malicieuse qui a souvent – on le sait bien – pour fonction de suppléer à une argumentation insuffisamment efficace.

Ces insuffisances argumentatives, le lecteur n'a pas besoin de poursuivre bien loin la lecture de *DLG* pour les découvrir. Les problèmes posés par le texte lui-même sont tantôt liés à son argumentation, tantôt à son écriture alambiquée qui, tout en étant extrêmement verbeuse, manque fatalement de clarté et de rigueur. Ici, je commence par quelques remarques sur le style de notre philosophe pour terminer sur quelques exemples illustratifs de ses habitudes argumentatives.

Une caractéristique frappante du style derridéen, à part sa verbosité et les longues parenthèses – d'une pertinence douteuse – qui coupent sans cesse le fil de la pensée, c'est donc son manque de précision. Derrida excelle à se servir d'expressions dont le sens reste obscur ou dont la référence est mal spécifiée. Jamais il n'apporte le moindre exemple pour illustrer sa pensée, qui reste toujours vague, située comme elle l'est à un niveau d'abstraction extrêmement élevé. On a déjà vu l'exemple du terme *logocentrisme*, dont le sens ne reçoit jamais d'explication satisfaisante dans un livre dont il constitue pourtant l'une des notions clé, c'est-à-dire *De la grammatologie*.

Mais considérons aussi un exemple impliquant la fonction référentielle. Dans la citation suivante, il est question de certains « efforts décisifs » qui vont finir par « libérer » ce que Derrida appelle « la science de l'écriture ». Or, il renonce à préciser en quoi consistent ces efforts et qui en est responsable. Le lecteur ne recevra pas d'autres informations à ce sujet. Le texte demeure mystérieux sur ce point, comme sur tant d'autres :

Par l'allusion à une science de l'écriture bridée par la métaphore, la métaphysique et la théologie, l'exergue ne doit pas seulement annoncer que la science de l'écriture – la

grammatologie – donne les signes de sa libération à travers le monde grâce à des efforts décisifs. Ces efforts sont nécessairement discrets et dispersés, presque imperceptibles. (DLG, p. 13)

Étant donnée cette description, on ne s'étonne plus d'apprendre que les efforts en question sont « presque imperceptibles » ni, un peu plus loin, qu'« une telle science de l'écriture risque de ne jamais voir le jour comme telle et sous ce nom » (p. 13). Tout se passe donc comme si l'auteur énonçait d'abord une chose qu'il va démentir tout de suite après. Le résultat, c'est un flot de mots qui cherche à dissimuler la vacuité de sens par une apparence de profondeur et de sophistication.

Quant à l'argumentation, on constate qu'il y a plusieurs types d'arguments problématiques dans *DLG*. Ainsi, il y en a d'abord qui sont tout simplement incompréhensibles, soit que les termes clés manquent d'une définition, soit que l'auteur s'en sert dans des acceptions qui se modifient, sans que le lecteur en soit averti.

Il y a également des arguments dépourvus de toute pertinence ; autrement dit : des arguments qui n'apportent aucun appui à la thèse proposée, même s'il s'agit quelquefois d'un fait reconnu. Dans d'autres cas, il s'agit d'arguments qui sont tout simplement invalides, soit qu'ils reposent sur quelque point de vue mal informé, soit qu'ils se basent sur une contre-vérité flagrante.

Mais la situation qui revient le plus souvent, c'est lorsque l'argumentation fait totalement défaut. Ainsi, Derrida avance souvent une thèse sans y apporter la moindre justification. Plus le point de vue avancé est invraisemblable ou contre-intuitif, plus Derrida a tendance à se passer de tout argument. Dès lors, il se contente tout simplement de décréter. On en a déjà vu deux exemples tout à l'heure, à propos du terrible danger qui menacerait l'humanité à travers le logocentrisme et à travers la pratique du langage parlé et d'une écriture basée sur les sons du langage.

Il me faudrait beaucoup plus de place que ce dont je dispose ici pour démontrer combien certains des jugements de Derrida manquent de bien-fondé. Je dois me contenter de deux exemples du type frisant la contre-vérité. Considérons d'abord son idée que l'écriture constitue l'origine du langage (p. 64). Dans le premier passage, il est question des sciences naturelles :

[...] *le concept de la science* ou de la scientificité de la science – ce que l'on a toujours déterminé comme *logique* – concept qui a toujours été un concept philosophique, même si la pratique de la science n'a en fait jamais cessé de contester l'impérialisme du logos, par exemple en faisant appel, depuis toujours et de plus en plus, à l'écriture non-phonétique. (DLG, p. 12)

Même si, dans les sciences naturelles, on a régulièrement recours à des symbolismes mathématiques pour exprimer avec exactitude certains rapports, on commettrait une exagération grossière en suggérant que la science n'a plus besoin de ce que Derrida appelle « écriture phonétique ». Cela n'est pas vrai, tout simplement !

Dans le second cas, Derrida veut faire croire à ses lecteurs que les philosophes depuis Platon et jusqu'à Husserl ont systématiquement favorisé la parole au détriment de l'écriture, son but étant, bien entendu, de réduire leur crédibilité et de renforcer en même temps la plausibilité de sa thèse anti-logocentriste, selon laquelle l'écriture serait à considérer comme antérieure à la parole. Or, il s'agit là d'une généralisation abusive. En effet, parmi les philosophes que Derrida a traités un peu plus à fond comme Platon, Rousseau et Husserl, une telle description se justifierait à la rigueur dans le cas de Husserl. Ceci dit, il est vrai que Platon, dans un de ses dialogues (*Phèdre*), fait allusion à un inconvénient du texte écrit consistant à ne pas permettre de dialogue entre deux locuteurs, comme le fait une conversation ordinaire. On constate, cependant, que de son vivant Platon ne cessait pas de produire des textes écrits ! Quant au reste de la tradition philosophique, cette thèse est complètement fausse, qu'il s'agisse d'Aristote, de Descartes, de Spinoza, de Leibniz, de Hume ou de Kant, pour n'en mentionner que quelques-uns. En fait, si l'opposition parole – écriture a souvent retenu l'attention des linguistes, elle a très peu occupé les philosophes, depuis Platon et jusqu'à nos jours.

6. Bilan

Voilà venu le moment de faire le point: faut-il ou non considérer *De la grammatologie* comme un des premiers chefs-d'œuvre d'un philosophe de renommée mondiale ou s'agit-il tout simplement d'un canular ? Étant donné le résumé de cet ouvrage qui vient d'être présenté et les illustrations offertes de sa technique argumentative, force est de constater qu'il y a effectivement des circonstances parlant en faveur de l'interprétation canularique.

D'une part on constate une disproportion grotesque entre le phénomène désigné comme la source de la menace qui nous guette (c'est-à-dire le logocentrisme au sens d'écriture alphabétique) et le danger réel qui nous menace (c'est-à-dire la diffusion à travers la planète d'une écriture basée sur les sons du langage, donc sur l'alphabet). En même temps, il y a une disproportion absurde entre le ton alarmiste du discours et l'insignifiance du problème évoqué.

D'autre part on s'étonne de l'absence d'une justification de son rejet du langage parlé, rejet qu'il effectue donc en déconstruisant l'opposition parole – écriture. On s'étonne également de l'absence d'une justification du point de vue bizarre résultant de cette déconstruction et qui consiste à considérer l'écriture comme antérieure à la parole et à considérer, en fin de compte, que la parole est à considérer comme une espèce d'écriture. Déclarer qu'il s'agit d'une écriture non « phonétique » ne résout pas le problème.

Même si, à la surface des choses, l'ensemble de cet ouvrage peut paraître sérieux, tout cela ne rime à rien. À mon avis, c'est d'une absurdité tout simplement énorme.

En guise de réponse aux questions posées, je dirais donc – quant à moi – qu'au moins au départ il a très bien pu s'agir d'un canular, donc d'une blague ! C'est une hypothèse plausible dans la mesure où l'obscurantisme du texte et son caractère prétentieux – tout comme l'énormité des propos avancés – font penser aux plaisanteries pratiquées et appréciées dans le milieu de l'École Normale Supérieure.

Si *DLG* en tant que texte est donc à bien des égards compatible avec l'hypothèse du canular, on constate en même temps que – selon un standard normal de « scientificité » (pour utiliser un terme cher à Derrida) – il ne s'agit aucunement d'un chef-d'œuvre. Loin de là ! Il s'agit au contraire d'une véritable impasse intellectuelle, d'un type qu'il nous faudrait éviter, si nous tenons à ce que l'humanité puisse maintenir la possibilité du progrès dans tous les domaines de la science, y compris les sciences humaines.

Or, étant donné l'hypothèse canularique, la question se pose cependant de savoir comment Derrida a pu choisir de poursuivre la rédaction d'un ouvrage aux dimensions aussi considérables que *DLG* ? Après tout, un canular – n'étant rien d'autre qu'une blague – se réduit en principe à un format tout à fait modeste. Dans le même ordre d'idées il faut également se demander pourquoi Derrida a choisi de recourir à une pratique du même genre dans l'ensemble de son œuvre – donc au delà d'un canular initial ? Il semble y avoir deux façons de répondre à ces questions qui, il est vrai, évoquent encore un

mystère à tirer au clair. Une possibilité, c'est que Derrida s'était tout simplement fait prendre au jeu, grâce à tous les signes d'admiration qu'on lui adressait de partout, dans son propre milieu universitaire d'abord et bientôt aussi dans un contexte américain d'études et de critique littéraires. Une autre possibilité, plus désagréable encore, serait que nous nous trouvons tout simplement en face d'un imposteur.

Quoi qu'il en soit, je terminerai ma critique de Derrida en général et de *DLG* en particulier sur trois citations. La première constitue une caractéristique faite par Michel Foucault du style de Derrida comme « un obscurantisme terroriste ». Par là il a voulu dire, d'une part, que le style de ce philosophe est trop rempli d'obscurités pour qu'on puisse vraiment comprendre ce qui est avancé ; d'autre part que, quand on lui adressait une critique à ce sujet, Derrida avait l'habitude de riposter en disant « Vous m'avez mal compris ? C'est que vous êtes idiot ! »¹. Autrement dit, une tactique classique consistant à dénigrer l'adversaire, au lieu de justifier la thèse avancée.

La seconde, je la dois à Derrida lui-même. On dirait que, dans ce passage, l'auteur décrivait sa propre pratique langagière ! Mais, bien entendu, il n'est rien. La responsabilité de la situation évoquée (que Derrida juge problématique), il la situe ailleurs. Comme d'habitude, c'est la faute au logocentrisme !

La dévaluation même du mot « langage », tout ce qui, dans le crédit qu'on lui fait, dénonce la lâcheté du vocabulaire, la tentation de séduire à peu de frais, l'abandon passif à la mode, la conscience d'avant-garde, c'est-à-dire l'ignorance, tout cela témoigne. Cette inflation du signe « langage » est l'inflation du signe lui-même, l'inflation absolue, l'inflation elle-même. (*DLG*, p. 15)

La troisième est un passage sur l'abus du langage, erreur dont, de toute évidence, Derrida s'est souvent rendu coupable, malgré ce qu'il dit dans le passage cité ci-dessus. Ce passage figure dans Sture Linnér (1996 : 264) qui, à son tour, citait Dag Hammarskiöld : « Abuser du langage, c'est mépriser l'homme. Cela contribue à déstabiliser les ponts et à empoisonner les sources [ma traduction] »². Voilà pourquoi, à mon avis, il faudrait à tout prix éviter l'exemple intellectuel du « derridisme ».

¹ C'est une anecdote qui se retrouve dans un article de *reason.com*, février, 2000, intitulé "Reality Principles: An Interview with John R Searle" (Steven R. Postrel & Edward Feser).

² Voir Dag Hammarskiöld, *Vägmärken*: "Att missbruka språket är att visa förakt för människan. Det underminerar broarna och förgiftar källorna."

Eva Ahlstedt, Ken Benson, Elisabeth Bladh, Ingmar Söhrman, Ulla Åkerström (éditeurs)
Actes du XVIIIe congrès des romanistes scandinaves
Romanica Gothoburgensia 69, Acta universitatis Gothoburgensis. Göteborg, 2012.

Bibliographie

Derrida, Jacques (1967). *De la grammatologie*. Paris : Éditions de Minuit.

Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire de la langue française. Paris : 1993.

Le Nouvel Observateur, n° 2431. 9.6-15.6 2011. (P. 66-68).

Linnér, Sture (1996). *Mulåsnan på Akropolis. Mitt Hellas genom tiderna*. Stockholm : Norstedts Förlag.

Nordin, Svante (2003 [1995]). *Filosofins historia. Det västerländska förnuftets äventyr från Thales till postmodernismen*. Lund : Studentlitteratur.

Saussure, Ferdinand de (1975 [1915]). *Cours de linguistique générale, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye*. Paris : Payot.

Searle, John R. (1983). "The Word Turned Upside Down", *The New York Review of Books*, 27.10. 1983.

Sokal, Alan & Bricquement, Jean (1997). *Impostures Intellectuelles*. Paris : Éditions Odile Jacob.